



Delphine Dulong, Erik Neveu et Christine Guionnet (dir.)

Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine

Presses universitaires de Rennes

Les limites du « rôle de sexe masculin »

Une analyse du Men's Liberation et du discours des mouvements des droits des hommes

Michael Messner

Érik Neveu

DOI : 10.4000/books.pur.67104

Éditeur : Presses universitaires de Rennes

Lieu d'édition : Rennes

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 3 juillet 2019

Collection : Le sens social

EAN électronique : 9782753563018



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MESSNER, Michael. *Les limites du « rôle de sexe masculin » : Une analyse du Men's Liberation et du discours des mouvements des droits des hommes* In : *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012 (généralisé le 16 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/67104>>. ISBN : 9782753563018. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.67104>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Michael MESSNER¹

LES LIMITES DU « RÔLE DE SEXE MASCULIN »
Une analyse du *Men's Liberation*
et du discours des mouvements des droits des hommes

« La libération masculine cherche à contribuer à la destruction des stéréotypes de rôles de sexe qui fixent “être un homme” et “être une femme” en tant que statut à accomplir par un comportement adéquat... Si les hommes ne peuvent pas jouer librement, ils ne peuvent davantage pleurer librement, ni être doux ou montrer de la faiblesse – parce que cela est “féminin” et non “masculin”. Mais un concept d’humanité plus riche, reconnaît que tous les hommes et toutes les femmes sont potentiellement à la fois forts et faibles, tous deux actifs et passifs et que ces caractéristiques humaines ne sont pas les provinces d’un sexe particulier », Sawyer (1970, p. 1).

« La libération de la femme, l’a rendu presque totalement libre de s’investir et de se donner libre cours dans tout ce qui était jadis considéré comme des comportements ou styles traditionnellement masculins. Pourtant le mâle demeure engoncé dans son rôle, effrayé de laisser s’exprimer sa part féminine. La rigidité de rôle rend la vie précaire. Dans un monde changeant où les femmes s’emparent de plus en plus de métiers traditionnellement masculins, cela lui laisse peu d’alternatives », Goldberg (1976, p. 54-55).

La plupart des hommes ont répondu soit par l’hostilité, soit par un silence abasourdi au mouvement de libération des femmes dans ses années initiales. À la même époque, durant la première moitié des années 1970, des hommes, pour l’essentiel dans les *collèges* et universités, commençaient à s’engager consciemment dans les idées et la politique féministe, à poser une question potentiellement subversive : en quoi tout cela nous concerne-t-il ? Une des premières réponses organisées d’hommes états-uniens à la réémergence du

1. Cet article est initialement paru dans *Gender and Society*, vol. 12 (3), 1998, p. 255-276.
La traduction est de Érik Neveu.

féminisme fut l'organisation de groupes de conscientisation, d'ateliers de bulletins du « *Men's liberation* ». Dès 1970, des rassemblements du *Women's Lib* comme le *Teach-in* du 8 mars à Northwestern University comprenaient des ateliers sur « Le mouvement du *Men's Liberation* » (Sawyer, 1970). Les premiers textes de format livre à apparaître – *The Liberated Man* de Warren Farrel et *The male Machine* de Marc Feigen Fasteau en 1974, *Men's Liberation* de Jack Nichols en 1975 – posaient pour principe que la libération des hommes était le revers logique de celle des femmes.

Le discours de libération des hommes a, d'entrée, fait de la corde raide. D'abord les leaders du mouvement ont reconnu que le sexisme avait été un problème pour les femmes et que le féminisme était un mouvement social nécessaire pour traiter des inégalités de genre. Mais ils soulignaient aussi l'importance égale des coûts élevés du rôle de sexe masculin pour la santé des hommes, leurs vies émotionnelles et leurs relations. En bref, ils tentaient d'amener les hommes au féminisme en élaborant un discours qui insistait sur combien le « rôle masculin » était « appauvrissant », « malsain » et même « mortel » pour les hommes (Jourard, 1971). Ainsi, dès le début, ont existé des tensions et des frictions du fait de la tentative du mouvement pour se fixer simultanément sur le pouvoir institutionnel des hommes et sur « les coûts de la masculinité » pour les hommes. Dans la seconde moitié des années 1970, le *Men's Liberation* s'était séparé de part et d'autre des contours de cette faille. D'un côté, se développait un mouvement des droits des hommes, ouvertement antiféministe. Les organisations de défense des droits des hommes soulignaient les coûts pour les hommes de conceptions étriquées de la masculinité, elles euphémisaient ou contestaient âprement les revendications féministes pour qui le patriarcat bénéficiait aux hommes au détriment des femmes. D'un autre côté, un mouvement des hommes proféministe – parfois appelé antisexiste – se développait. Ce mouvement visait à mettre l'accent sur l'importance primordiale de se joindre aux femmes pour affronter le patriarcat, avec le but d'en finir avec les privilèges institutionnalisés des hommes. Le patriarcat déshumanise les hommes soutenaient les proféministes, mais les coûts de la masculinité sont liés au pouvoir des hommes.

La brève apparition – puis la disparition virtuelle – d'un discours et d'une pratique du *Men's liberation* offre une fenêtre d'où observer les limites, dangers et possibilités d'une politique des masculinités aux USA (Messner, 1997). Elle nous offre aussi un exemple récent qui éclaire un débat théorique au sein de la sociologie quant aux limites du langage de la théorie des rôles de sexe. Après une brève description des débats sociologiques sur la théorie des rôles de sexe dans les trente ans passés, je procéderai à un examen critique du langage et des thèmes des principaux textes tant du *Men's liberation* des premières années 1970, que de ceux des mouvements de défense des droits des hommes du milieu des années 1970 aux années 1980, et plus récemment

du site Web de la principale organisation des droits des hommes, *The National Coalition of Free men*².

Je décrirai d'abord comment la libération masculine s'est fondée sur le langage *liberal*³ des rôles de sexe qui a contribué tant à ses promesses comme mouvement qu'à l'effondrement qui s'en suivit. Je montrerai ensuite comment le mouvement des droits des hommes a adopté un langage plus étroitement conservateur sur les rôles de sexe, alors que le mouvement des hommes féministes rejetait largement le langage des rôles de sexe au profit d'un langage plus radical sur les relations de genre. En conclusion, je remettrai en discussion le besoin constant d'analyser sociologiquement les organisations pour lesquelles la théorie des rôles de sexe demeure idéologiquement centrale.

-
2. Je me base sur deux sources principales pour examiner le discours initial du *Men's Liberation*. J'examine, en premier lieu, leurs magazines et bulletins d'information, en second lieu, les principaux livres publiés – et il y en eut fort peu. Mon choix de fixer l'analyse largement sur le livre de Warren Farrell et, à un moindre degré, sur celui de Jack Nichols repose sur plusieurs indicateurs de leur centralité et de leur importance. Tout d'abord, les bulletins d'information du milieu des années 1970 recommandent tous ces livres comme les textes de référence; en second lieu une petite recherche que j'ai menée en 1979-1980 dans des groupes de conscientisation, à Berkeley et Santa Cruz en Californie, a mis en évidence que la plupart des groupes avaient fait usage de ces livres comme point de départ de leurs discussions; enfin l'impact et le succès du livre de Farrell peut être mesuré à ce qu'il est toujours réimprimé en 1988 et largement disponible dans les librairies. Quant aux sources académiques sur lesquelles je me concentre, le *Men and Masculinity* de Pleck et Sawyer (1974) fut la première collection importante de textes sur les hommes et la masculinité, et il fut adopté dans beaucoup des premiers cours sur les « rôles de sexe » ou « hommes et masculinités ». De plus, les articles que je cite sur le rôle de sexe masculin et le *Men's Liberation*, sous les plumes de Joseph Pleck (1974), Robert Brannon (1976) et Pleck et Brannon (1978) étaient bien connus et débattus dans la seconde partie des années 1970 dans les cercles de conscientisation masculins, et largement réimprimés dans les livres universitaires sur les rôles de sexe. De la même manière, j'ai décidé de concentrer mon analyse des discours de mouvement de droits des hommes largement sur le livre de Herb Goldberg, *The Hazards of Being Male* (1976) et sur la collection de Frances Baumli, *Men Freeing Men* (1985), du fait de la centralité de ces textes dans le mouvement. Le livre de Goldberg était lu et discuté – souvent de façon critique – par les hommes que j'ai étudiés à la fin des années 1970, et il était adopté dans certains cours de *college* sur « hommes et masculinités ». Et tout comme *The Liberated Man* de Farrel, le livre de Goldberg est toujours réédité et disponible en librairie vingt ans après sa publication originale. De plus le travail de Goldberg est toujours cité comme fondamental dans les discours sur les droits des hommes. Bien qu'ayant eu moins de succès commercial le livre de Baumli est un recueil de textes de pratiquement tous les leaders des mouvements des droits des hommes sur la période début 1970 début 1980. Il offre à ce titre un aperçu d'une valeur sans équivalent sur une palette de ces discours. Mon observation de l'actuel site Web du *Men's Rights* indique que les travaux de Goldberg, Farrel et des contributeurs du volume de Baumli demeurent un socle du discours des droits des hommes.
3. L'italique désigne ici la non-traduction de *liberal*, pour lui garder une connotation équivalente à « progressiste », « de gauche » et non risquer de le rabattre sur les associations que la langue française produit entre libéral et libéralisme ou néo-libéralisme (NdT).

PROMESSES ET LIMITES D'UNE THÉORIE DES RÔLES DE SEXE

Dans les années de l'après Seconde Guerre mondiale, les analyses fonctionnalistes de la famille (Parsons et Bales, 1955) décrivaient un processus de socialisation qui canalisait les hommes vers des rôles instrumentaux et les femmes vers des rôles expressifs. Dans la vision fonctionnaliste, la reproduction sociale des rôles réciproques des hommes et des femmes constituait une clé importante pour la maintenance du système social de la famille et de là, de toute la société. À cette même époque, quelques-uns des premiers chercheurs féministes ont emprunté le langage de la théorie des rôles pour mettre en évidence les limites et pressions qui définissaient étroitement les rôles de sexe impartis aux hommes et aux femmes (Hacker, 1957 ; Hartley, 1959 ; Komarovsky, 1946). Une des grandes pionnières de l'étude du rôle sexuel masculin, Ruth E. Hartley, a été l'une de premières à examiner les « coûts » du rôle de sexe masculin pour les garçons et les hommes dans son article de 1959, « *Sex role pressures and the socialisation of the male child* ». Harley identifiait « le conflit sur les demandes de rôle » imposé aux garçons :

« D'un côté, on lui dit qu'il est censé être farouchement indépendant, capable de prendre soin de lui-même et de dédaigner les "poules mouillées". De l'autre il est contraint à d'étroits contacts avec la quintessence de ce qui est "poule mouillée" – les femmes – pendant le plus gros de sa journée ; et on lui ordonne de leur obéir et d'apprendre d'elles. En d'autres termes, il est requis de se soumettre à ce qu'on lui a enseigné de mépriser » ([1959], 1974, 9).

Hartley relevait qu'il existait de clairs privilèges attachés au rôle de sexe masculin : « Dans la famille, [les hommes] sont les patrons ; ils ont l'autorité. » Mais cependant, elle se demandait :

« si les compensations sont suffisantes pour équilibrer le poids des charges que les garçons se voient devoir assumer pour satisfaire adéquatement au rôle masculin. Abordée de ce point de vue, la question n'est pas pourquoi les garçons ont des difficultés avec ce rôle, mais pourquoi se donnent-ils tant de peine pour y satisfaire ? » ([1959], 1974, 11).

Hartley répondait à cette question en relevant les stéréotypes sociaux négatifs relatifs aux personnalités et activités des femmes, comme « elles sont indécises, elles ont peur d'un tas de choses, elles font une histoire d'un rien, elles sont vite fatiguées, elles ont besoin de quelqu'un pour les aider, elles restent à la maison la plupart du temps, elles ne sont pas aussi fortes que les hommes ». Elle concluait en demandant :

« Quel garçon de bon sens ne donnerait pas tout pour échapper à cette alternative au rôle masculin ? Pour beaucoup, malheureusement, la précipitation

à s'en échapper prend tous les traits d'une panique, et le tableau extérieur de non-féminité n'est atteint qu'à un prix effrayant d'anxiété et d'aliénation » ([1959], 1974, 12).

Dans le contexte des années préféministes 1950 et 1960, cette manière de penser était spécialement subversive. Le langage de la théorie des rôles de sexe facilitait une rupture partielle à l'égard de l'essentialisme biologique. Il connectait la formation de la personnalité aux structures sociales et suggérait une politique de réformes, mettant en particulier l'accent sur le besoin de processus de socialisation faits de moins de stéréotypes de rôles sexuels (Connell, 1987, p. 48-49). Mais malgré les vertus de la théorie des rôles de sexe, dès la fin des années 1970 et au cours des années 1980, beaucoup de sociologues féministes plaidaient pour qu'on abandonne le langage des rôles de sexe au profit du développement d'un langage des « relations de genre ».

Un résumé global des critiques contre la théorie des rôles de sexe révèle cinq points communs : 1) le langage des rôles de sexes tend à dissoudre les relations de pouvoir entre groupes dans des niveaux d'analyses individualistes, volontaristes plutôt que dans des analyses institutionnelles ; 2) le langage des rôles de sexe implique une fausse symétrie entre les rôles masculin et féminin, masquant par là les relations oppressives entre les hommes et les femmes ; 3) le langage des rôles de sexes véhicule en douce des tendances normatives, de telle sorte que toute différence à l'égard du rôle masculin apparaît comme une déviance vis-à-vis d'un modèle (classe moyenne, blanc, hétérosexuel) faussement universalisé ; 4) l'analyse en termes de rôles de sexe tend au final à retomber dans des énoncés biologiquement essentialistes à propos des catégories de sexe mâle et femelle ; et 5) alors même qu'il pourrait être utile pour rendre compte de certaines des médiations par lesquelles la société est reproduite, la nature statique de cette théorie des rôles la rend inadéquate pour examiner la résistance, le changement et l'histoire (Connell, 1983 ; Lopata et Thorne, 1978 ; Stacey et Thorne, 1985).

Les critiques féministes de la théorie des rôles développent aussi des parallèles avec le langage que les sociologues ont utilisé pour analyser d'autres formes d'inégalité, spécialement celle de race et de classe. « Il est significatif – écrivent Lopata et Thorne – que les sociologues n'utilisent pas les termes de “rôle de race” ou de “rôle de classe” » (1978, 719). Nous pouvons parler d'*identités* de race ou de classe, mais nous le faisons alors dans le contexte d'une compréhension des dynamiques historiques de *relations* de classe ou de race. De même, soutiennent-elles, les sociologues peuvent pertinemment examiner les identités de genre, mais il faut alors le faire dans le cadre d'un examen historique de la construction des relations de genre. Au milieu des années 1980, ce concept historicisé et politisé de relations de genre avait presque totalement supplanté le langage d'une théorie des rôles de sexe au sein de la sociologie (mais pas dans la psychologie, les sciences

de l'éducation, le travail social ou d'autres disciplines). La section dédiée aux « *Sex roles* » de l'*American Sociological Association*, initiée en 1973, avait dès 1976 déjà officiellement changé son titre en *Sex and Gender* et le journal officiel des « *Sociologists for women in Society* » avait débuté en 1986 avec le titre *Gender and Society*. En plus d'un langage des relations de genre, les chercheurs féministes des années 1980 insistaient pour transcender la tendance universalisante établie par le concept de rôle de sexe masculin, pour adopter plutôt le concept de masculinités multiples (Brod, 1987 ; Connell, 1987 ; Kimmel, 1987).

Le glissement de la théorie des rôles de sexe vers les relations de genre en sociologie est ordinairement perçu de façon rétrospective comme l'indicateur d'un changement de paradigme : du structuralo-fonctionnalisme au féminisme dans l'étude des relations entre hommes et femmes. En 1992, toutefois, Mirra Komarovsky a revisité et défendu « le concept de rôle social » dans les pages de *Gender and Society*. S'appuyant sur ses propres recherches et d'autres, Komarovsky a contesté les affirmations des critiques pour soutenir que « l'analyse en termes de rôle permet un lien exceptionnellement productif entre les perspectives macro et micro » (1992, 306). Elle suggère que les critiques ont eu tendance à confondre abusivement l'usage féministe et ses développements d'une théorie des rôles de sexe avec ses racines conservatrices chez Parsons. Elle note par exemple que :

« Pour bien des sociologues, dont moi-même, concernés par les problèmes contemporains des femmes, le concept de rôle social – bien loin d'être lié "au consensus, à la stabilité et à la continuité" – s'est avéré être un outil important pour repérer le dissensus, la discontinuité et le changement. L'arrière-plan macrosociologique de mon analyse était la lenteur avec laquelle se décongelait le patriarcat dans la société américaine et la lente amélioration du statut des femmes dans les domaines économique, légal, familial, et d'autres institutions et contextes sociaux » (1992, 303).

Le silence apparent qui fit écho au plaidoyer en défense de la théorie des rôles par Komarovsky, en 1992, est sans doute un indicateur du degré auquel pour une génération de sociologues féministes la cause était entendue, la théorie des rôles sexuels forclosée. Pourtant, l'analyse des usages de ce langage devrait être considérée comme un problème toujours actuel dans les enquêtes empiriques, tout spécialement dans les lieux où il est devenu monnaie courante pour divers groupes et institutions. Le langage de la symétrie des rôles de sexe est toujours florissant dans les organisations des droits des hommes, et il est monnaie courante dans le grand public et les médias. Il tend, par exemple, à être utilisé pour discuter et alimenter les échanges sur l'*affirmative action*, et il peut être employé pour alimenter la réaction contre tout traitement dérogatoire pour les femmes. R. W. Connell, un des critiques les plus déterminés de cette théorie, a pu soutenir que :

« L'évidence de la théorie des rôles est celle de l'idéologie, pas de la vérité. Une démonstration complète de cela demanderait non seulement une critique conceptuelle, mais *une exploration des manières dont la perspective des rôles opère en divers espaces de la pratique sociale* » (Connel, 1983, 194, c'est moi qui souligne).

Mon objectif dans cet article est de fournir une telle analyse des usages pratiques du langage de la théorie des rôles de sexe dans un contexte : le mouvement de libération des hommes des années 1970. Je pose deux questions que ni les avocats ni les critiques de la théorie des rôles de sexe n'ont jamais prises à bras-le-corps : que se passe-t-il quand le langage des rôles de sexe est utilisé comme socle du discours d'organisations qui tentent de produire des changements sociaux et interpersonnels ? Quelles sont les implications pratiques et politiques du langage des rôles de sexe ? Il est clair que de telles questions ne peuvent être résolues à partir d'un seul exemple. Mais dans ce qui suit, je suggérerai qu'un examen du discours et du destin consécutif du mouvement de libération des hommes des années 1970 – qui a pris très activement le langage des rôles de sexe comme base de son discours – jette quelques lumières sur ce débat théorique.

LE MEN'S LIBERATION SE CONFRONTE AU RÔLE DE SEXE MASCULIN

Nombre des premiers avocats du *Men's Liberation* du début des années 1970 étaient des psychologues ; ils prenaient appui sur la théorie des rôles de sexe qui s'était développée dans les trois décennies précédentes. Au milieu des années 1970 quand les premières anthologies sur la libération des hommes furent publiées, le papier de 1959 déjà mentionné de Ruth Hartley fut canonisé comme une œuvre fondatrice (Pleck et Sawyer, 1974). L'idée que des rôles socialement créés, symétriques mais inégaux, piègeaient les hommes dans des vies aliénantes, malsaines et inabouties, l'idée que la dévaluation du « féminin » était la voie par laquelle garçons et hommes apprenaient à se discipliner pour demeurer dans les limites de ce rôle de sexe étroit, tout cela devient une fondation du discours et de la pratique des mouvements de libération des hommes (Farrell, 1974 ; Fasteau, 1974 ; Nichols, 1975), tout comme des travaux académiques qui commençaient à émerger dans le sillage du mouvement (Balswick et Peek, 1971 ; Pleck et Brannon, 1978).

Trouvant des appuis dans la théorie des rôles de sexe, ces chercheurs et activistes pionniers commencèrent à démontrer que la masculinité et la féminité étaient des comportements relevant de scripts sociaux plus que d'essences biologiques. Ainsi le très influent article de 1976 du psychologue Robert Brannon (*The Male Sex Role ; Our Culture's Blueprint of Manhood an What It's Done for Us Lately*) condensait les quatre règles de base du script masculin : « On est pas des

gonzesses », « Soit un chef », « Soit un chêne vigoureux », « Si tu me cherches tu me trouves. » Non seulement Brannon manifestait combien ce script était socialement construit, mais il soutenait aussi que le rôle de sexe masculin était oppressif pour les femmes et nuisible pour les hommes. Dans les années 1970, beaucoup de groupes masculins de conscientisation trouvèrent dans les concepts de Brannon un appui extrêmement utile pour des discussions sur la socialisation masculine, comme le firent beaucoup d'enseignants des premiers cours de *college* sur les « *sex roles* ».

On peut soutenir que le psychologue Joseph Pleck poussa la théorie des rôles de sexe à ses limites les plus subversives et les plus progressistes (Pleck, 1976, 1982 ; Pleck et Sawyer, 1974). Son article « *Men's Power with Women, Other Men, and in Society* » ([1974], 1995) reste encore une des contributions les plus pénétrantes, les plus rééditées pour comprendre la construction sociale de la masculinité aux USA. Dans ce texte il tentait de se confronter à une réalité paradoxale : les hommes détiennent le pouvoir dans les sociétés patriarcales, mais la plupart des hommes ne se sentent pas très puissants. Pleck soutenait que le rôle de sexe masculin qui était nécessaire aux hommes pour entrer en concurrence et gagner dans la vie publique, était aussi émotionnellement et psychologiquement appauvri, conduisant les hommes à ressentir que les femmes avaient un « pouvoir expressif », et « un pouvoir de validation de la masculinité » au-dessus d'eux. Pleck l'expliquait ainsi :

« La dépendance des hommes à l'égard du pouvoir de femmes d'exprimer leurs émotions et de valider leur masculinité a placé une lourde charge sur les femmes. Généralement parlant, ce ne sont pas là des pouvoirs sur les hommes que les femmes ont recherchés. Ce sont des pouvoirs que les hommes ont attribués aux femmes, en définissant le rôle masculin comme émotionnellement froid et inexpressif, comme validé en dernière instance par des succès hétérosexuels » ([1974], 1995, 7).

En dépit des intentions subversives de ses adhérents les plus sophistiqués comme Brannon et Pleck, le langage du *Men's Liberation* avait des limitations programmées et des dangers. Ceux-ci reposaient sur son dessein de critiquer l'existence d'un pouvoir des hommes sur les femmes tout en soulignant simultanément combien les hommes souffrent et sont contraints par le rôle masculin. Même si les plus intellectuels des activistes, comme Pleck et Brannon essayaient de contourner ces contradictions aussi subtilement que possible, beaucoup d'activistes – et spécialement ceux qui tentaient de convaincre les hommes de rejoindre des organisations ou des groupes de conscientisation – faisaient face à la question de comment être attractifs pour une grande diversité d'hommes. Les leaders firent le calcul qu'un programme de libération qui mettait en avant son potentiel de gains pour les hommes pouvait espérer susciter plus d'intérêt

qu'un programme qui positionnerait les hommes comme des oppresseurs pour qui la seule action correcte serait l'autoflagellation.

Le langage des rôles de sexe apparut alors comme le moyen idéal pour présenter aux hommes des idées féministes *liberal* d'une manière qui minimisait la culpabilité et maximisait le gain potentiel que ceux-ci pouvaient espérer de la libération. L'idée d'une symétrie des rôles sexuels était particulièrement stratégique dans une telle approche. De ce fait, l'idée que la réciprocité des rôles – les hommes prenant les tâches instrumentales et les femmes celles expressives – limitait le plein développement humain des deux sexes permit à quelques partisans de la libération des hommes au milieu des années 1970 de soutenir que les hommes et les femmes étaient également opprimés par le sexisme. Dans cet usage le concept d'oppression était dépolitisé, il semblait faire référence à une condition générale que tous devaient affronter dans une société sexiste. Le langage de la théorie des rôles permit aux partisans de la libération des hommes d'esquiver le langage politisé des relations de genre, en faveur d'un appel faussement symétrique en faveur de la libération des hommes et des femmes face à des rôles sexuels oppressifs. En bref, les premiers tenants de la libération des hommes avaient tendance à accorder un poids analytique égal aux « coûts » et « privilèges » attachés au rôle de sexe masculin. La vision d'une symétrie de genre qui en découlait – la croyance que les rôles de sexe font du mal tant aux femmes qu'aux hommes, et donc qu'« il y a quelque chose dans le féminisme pour les hommes aussi » – fut l'un des grands apports du mouvement de libération des hommes pour beaucoup d'hommes. Et de fait, ce sens de la symétrie de genre fut à l'origine de l'engagement d'hommes comme alliés dans des combats pour le libéralisme culturel tel que la tentative de faire adapter l'*Equal Rights Amendment (ERA)*.

Mais la symétrie de genre a aussi constitué l'une des grandes limitations, des dangers du *Men's Liberation*. Le cas de Warren Farrell en est sans doute le meilleur exemple individuel. Il était connu au milieu des années 1970 comme le plus notoire des « féministes masculins » aux USA. Il était l'un des premiers membres de la *National Organization of Women (NOW)*, un défenseur résolu de l'*ERA*, et ses ateliers du début des années 1970 incluaient des activités telles que des concours de beauté pour hommes qui étaient destinés à aiguïser la sensibilité masculine quant aux façons oppressives dont l'objectivation sexuelle transformait les femmes en morceaux de viande destinés à la consommation masculine. Comme tous les premiers acteurs de la libération des hommes, Farrell a mis en lumière la manière dont les femmes avaient été brimées et affectées par le sexisme, et il lançait aux hommes le défi de ne plus être complices de cette oppression. Il entreprit même d'illustrer les liens entre l'existence du pouvoir des hommes et les coûts de la masculinité, préparant ainsi l'argument selon lequel, dans une perspective ouverte, la libération des femmes et celle des hommes étaient de mouvement symétriques, se soutenant mutuellement. C'était

là une idée applaudie par beaucoup de femmes féministes – spécialement par beaucoup de premières dirigeantes de NOW. Mais d'autres étaient réservées, et même ouvertement critiques, quant à la tendance de Farrel à sous-estimer les privilèges institutionnels dont les hommes jouissaient toujours au détriment des femmes. Un coup d'œil sur le livre de Farel *The liberated Man* (1974) – un ouvrage utilisé comme une véritable bible par beaucoup de groupes masculins de conscientisation dans la seconde moitié des années 1970 – illustre ces tensions et contradictions.

Empruntant à Betty Friedan, Farel soutient que les hommes sont pris dans une « mystique masculine » qui les cantonne aux rôles de protecteurs et pourvoyeurs de ressources et les laisse « émotionnellement constipés ». Il relie le fait que les hommes subissent une pression à la réussite au fait que les femmes soient économiquement dépendantes d'eux. De ce fait, soutient-il, quand les hommes soutiennent les mouvements de femmes dans les milieux de travail pour des salaires et traitements égaux, ils en tirent profit en relâchant sur eux-mêmes la pression du rôle de *breadwinner*, pourvoyeur de ressources. Non seulement les bénéfices du féminisme sont potentiellement symétriques pour les femmes et les hommes, mais il semble que l'existence d'obstacles persistants à l'égalité se voit posée comme étant également la responsabilité des hommes et des femmes :

« La femme non libérée, celle qui a intériorisé son besoin de vivre à travers ses enfants et son mari, a malgré elle contribué pour moitié à la solidité de la cage que l'homme a bâtie autour de lui. L'homme y contribue pour l'autre moitié. Vivre par procuration est devenu un problème des deux sexes » (Farrell, 1974, 73).

L'analyse de Farrell maintient bien un soutien au mouvement de libération des femmes, mais le fait largement d'une manière décontextualisée de toute analyse des relations de pouvoir institutionnalisées ; elle rend possible un cadre conceptuel dans lequel un homme peut blâmer les femmes pour son propre manque de liberté. Le niveau d'analyse de Farrell est avant tout individualiste, se développe au sein d'un langage de rôles de sexes symétriques. Par exemple, répondant à des critiques féministes sur les effets des situations où les femmes sont instituées en « objets sexuels », Farrell pose en principe l'effet pareillement négatif pour les hommes d'être constitués en « objets de succès » :

« Les femmes deviennent objets non seulement des pulsions sexuelles mâles, mais aussi du besoin de l'homme d'utiliser les femmes pour se mettre en scène avantageusement devant les autres hommes... De la sorte, plus un homme doit jouer au tombeur, plus il se moule lui-même dans l'objet dont il pense qu'il va attirer la femme. Une femme devient objet sexuel comme un homme devient un objet de succès » (Farrell, 1974, 48-49).

Lorsqu'il examine les médias, Farrell suggère même que peut-être les hommes sont plus à plaindre que les femmes :

« La contrepartie du modèle médiatique ménagère-mère-épouse-servante-maîtresse est le mâle viril, accompli, imparable dans le succès. Peut-être les hommes sont-ils même plus restreints dans leurs identités en tant qu'êtres humains. Les hommes peuvent grimper aux sommets d'une foule d'activités pour accomplir leur image ; mais ils sont pourtant plus contraints que les femmes par le mépris qui s'abat sur eux s'ils devaient dévier vers un rôle féminin ou faillir dans ceux masculins. Les femmes peuvent fumer des Marlboro, mais aucun homme n'ose fumer une Eve ; les femmes peuvent mettre des pantalons mais nul mâle américain n'oserait porter une robe » (Farrell, 1974, 98).

Le texte de Farrell peut bien s'employer, de façon pragmatique, à mettre l'accent sur les coûts du rôle masculin pour les hommes, et donc sur les gains potentiels qu'il y aurait à y renoncer, son attention constante aux privilèges institutionnels des hommes (« Les hommes peuvent grimper aux sommets d'une foule d'activités ») préserve une tension dans son analyse, mais une tension dont il sort par un tour de passe-passe, identifiant les privilèges institutionnels des hommes à quelque chose d'une illusion. Ainsi, Farrell a-t-il largement tenu la plume dans la rédaction du rapport sur le programme politique du groupe de travail de NOW sur la mystique masculine. Ce rapport développait des appels à une fin de la ségrégation sexuelle dans les emplois, des demandes de politiques publiques qui soutiennent le partage égal des tâches de soin aux enfants par les hommes et les femmes, des changements dans les clichés véhiculés par l'éducation et les médias quand aux stéréotypes de rôle de sexe, une demande de recherche pour des technologies de contraception masculine, et la fin de la glorification de la guerre, du crime et de la violence à la télévision. Or Farrell récusait sans hésiter qu'il y ait à craindre pour les hommes d'y perdre quelque chose. En fait, soutenait-il, appuyer pareils changements est parfaitement congruent aux intérêts masculins. Des hommes libérés, avec des partenaires femmes libérées, promettait-il, jouiront de moins d'anxiétés sur leur adéquation à des rôles de sexe ; ils auront plus de liberté avec des partenaires moins portées à les contrôler, plus et mieux de sexe, un ego plus équilibré puisque libéré de la responsabilité de devoir toujours initier les relations sexuelles, moins de pression comme objet de succès, plus de temps disponible avec ses enfants, la possibilité de choisir un travail en fonction des satisfactions qu'il apporte et non du salaire qu'il rapporte, et la libération de fardeaux juridiques comme les pensions alimentaires qui sont une discrimination contre les hommes (Farrell, 1974, 162-177)... Un point qui prélude ses futures attentions aux droits des hommes.

Qu'est ce qui n'est pas désirable dans ce programme ? Après avoir lu cela se peut-il qu'un homme puisse redouter que le mouvement de libération des hommes lui demande de renoncer à quelque chose qu'il désire, d'assumer une tâche ou

des responsabilités qui le rebutent ? Farrell se veut rassurant. Le féminisme va-t-il impliquer que les hommes perdent leur contrôle économique sur la vie publique ? « L'arrivée des femmes sur les marchés des métiers masculins peut être vue non comme une compétition, mais comme une réduction du besoin de compétition » (Farrell, 1974, 169). Plus de tâches domestiques vont-elles échoir aux hommes dans la vie conjugale ? « Les responsabilités des hommes au sein du foyer deviendront plus grandes dans quelques situations, elles seront réduites dans d'autres » (Farrell, 1974, 172). Les hommes seront libérés de « l'étroitesse des définitions de rôle » qui implique que c'est à eux qu'il appartient de repeindre la maison, de réparer les toilettes, de tondre la pelouse. À la place de cela les couples libérés découvriront qu'ils peuvent désormais faire ces choses ensemble « ce qui les liera plus intensément, plus que cela ne les séparera » (Farrell, 1974, 172). Il n'est dès lors pas surprenant que certaines féministes aient accueilli l'arrivée du mouvement de libération des hommes avec un scepticisme critique. Nancy Henley écrivait par exemple dans une lettre d'information de 1970 que les groupes de libération des hommes se concentraient bien souvent sur :

« Les talents de garce (*bitchiness*) plus que sur l'oppression des femmes : dans le présent système, on enseigne aux femmes à être garces, à manipuler les hommes, etc. Si nous sortons du système, les femmes deviendront tolérables, et les hommes seront alors libérés. De telles discussions sont non seulement inadéquates et trompeuses, mais dangereuses puisqu'elles ignorent le contexte politique qui est nécessaire pour comprendre l'oppression des femmes » (Henley, 1970, 1).

De même dans la collection « *Feminist revolution* » de 1975, publiée par le collectif féministe radical des « Bas rouges », Carol Hanisch mettait en garde sur une dynamique antifemme, antilibération des femmes dans le mouvement de libération des hommes :

« Ce à quoi se ramène ce mouvement est tout simplement une nouvelle expression de la vieille jérémiade du suprématisme masculin : que les femmes sont vraiment des garces et des emmerdeuses – le pouvoir derrière le trône – menant les hommes par le bout du nez pour les soumettre. La seule originalité est de prétendre soutenir le mouvement de libération des femmes qu'ils attaquent pourtant tantôt de façon plus ou moins subtile » (1975, 72).

Dans une observation prophétique, Hanisch soulignait que la polarisation purement psychologique – plutôt qu'institutionnelle – de cette analyse, tout comme l'établissement d'une fausse symétrie entre l'oppression des femmes et des hommes par des rôles de sexe socialement imposés, comportaient le danger de désamorcer le potentiel radical du féminisme, et de transformer des hommes sensibles en avocats antiféministes des droits des hommes. C'est exactement ce qu'il advint à Farrell dans les années 1980 et 1990.

Non content de poser une fausse symétrie entre la libération des hommes et celle des femmes – une symétrie qui était facilitée par le langage de la théorie des rôles sexuels –, le *Men's Liberation* avait une autre limite : une tendance à faussement universaliser l'expérience d'hommes blancs, hétérosexuels, de classe moyenne, ayant fréquenté le *college*, comme celle de tous les hommes. La plupart des premiers textes du mouvement de libération des hommes furent écrits par des hétérosexuels. Ils convenaient de ce que l'homophobie faisait du mal à tous les hommes, mais se fixaient bien rarement sur les expériences et vies des hommes *gays* (Nardi, 1994). Plus encore, reflétant les problèmes inhérents aux fausses universalisations des femmes dans le féminisme *liberal* (Baca Zinn *et alii*, 1986) des textes du mouvement de libération des hommes – comme *A choice of Heroes* par Marc Gerzon (1986) – tendaient, sans autre forme de procès, à parler des problèmes des hommes dans le travail, le succès, les relations personnelles ou la santé comme si tous les hommes étaient de professions supérieures, blancs, diplômés de l'université.

Cette tendance à tenir un statut de cadre (*professional*) comme la norme se retrouvera dans une bonne part de la littérature académique originaire sur la masculinité. Par exemple, la section sur les hommes au travail dans la collection – par ailleurs novatrice – « *Men and Masculinity* » (1974) contient des articles sur les agents de change, les médecins, les universitaires et les PDG mais rien sur les cols-bleus ou les chômeurs. Comme le souligne Clatterbaugh « la classe des propriétaires/*professional/managers* » (1990, 113) ne représente que 15 % environ de la population. Ainsi cette polarisation sur l'expérience d'hommes de classes privilégiées laissait dans l'ombre les expériences de la grande majorité. En ignorant les contraintes institutionnalisées de race et de classe auxquelles doivent faire face les Noirs, les Latinos, les Asiatiques, les hommes de la classe ouvrière et les pauvres, les défenseurs de la libération des hommes se polarisaient sur les « aspects mortifères du rôle masculin », et sur « la charge d'un rôle de pourvoyeur de ressources », tout en évitant de questionner leur propre position de privilège dans les hiérarchies de race, de classe, de genre. Le résultat donnait une réduction des appels à changer la masculinité à des arguments simplistes en faveur de plus grands choix de styles de vie, d'une palette plus ouverte d'expressions émotionnelles acceptables et de possibilités inédites d'auto-accomplissement, tout cela pour des hommes relativement privilégiés. Comme l'observe Ehrenreich (1983), cette conception de la libération masculine se polarise sur la réalisation de soi. Elle est cohérente avec le langage individualiste, la dynamique sociale propre à une classe moyenne en ascension, qui donne aux hommes de cette classe la « permission » d'abandonner les responsabilités du pourvoyeur unique de ressources. Tout se passe comme si les hommes libérés pouvaient désormais « être en contact avec leurs sentiments », se sentir toujours à l'aise quant à leur statut, leur pouvoir et leurs privilèges sur autrui.

L'ESSOR DU MOUVEMENT DES DROITS DES HOMMES

Bien que la tendance initialement dominante au sein du discours sur la libération des hommes ait cherché à donner poids égal aux limitations et oppressions imposées aux femmes et aux hommes, une part des partisans de la libération masculine mettaient lourdement l'accent sur la question des coûts de la masculinité pour les hommes. Publié en 1976, le livre de Herb Goldberg – « *The Hazards of Being Male : Surviving the Myth of Masculine Privilege* » – reste toujours disponible dans des versions plus ou moins révisées. Ce livre ne se démarquait pas des textes initiaux du mouvement de libération des hommes : il sollicitait le langage de rôles de sexe symétriques qui impliquaient qu'hommes et femmes avaient à pâtir du sexisme. Et de fait, les divergences entre ce livre de Goldberg, et celles publiées à la même époque par Warren Farrell ou Jack Nichols ne sont pas des différences fondamentales d'idéologie ou d'analyses, mais davantage des questions d'accentuation ou de focalisation de l'approche.

Comme le suggère le titre de son livre – *Les périls de la masculinité* – son travail tendait à mettre bien davantage l'accent sur les coûts de la masculinité que sur les problèmes auxquels les femmes devaient faire face. Goldberg se confrontait au même défi que Farrell : utiliser le langage de la symétrie des rôles de sexe pour attirer des hommes vers le mouvement. Mais là où Farrell jouait de la prestidigitiation pour escamoter la question du pouvoir et des privilèges institutionnels des hommes, Goldberg énonçait tout simplement que le privilège masculin était un mythe. La situation des hommes était en fait pire encore que celle des femmes, soutenait-il, parce que le rôle masculin est bien plus rigide que le féminin, et que les femmes ont su créer un mouvement par lequel elles peuvent désormais venir à bout des limites de la féminité culturellement imposée :

« À la différence de certains problèmes des femmes, ceux des hommes ne sauraient trouver une solution disponible *via* la législation. Le mâle n'a pas de cibles évidentes et claires sur lesquelles il peut décharger sa fureur. Pourtant il est opprimé par les pressions culturelles qui disqualifient ses sentiments... Il a répondu aux revendications des féministes en se vêtant de bure, en se couvrant de cendres et en se flagellant, s'accusant des choses mêmes qu'elles lui reprochent... Le voilà qui souscrit au mythe selon lequel le mâle est culturellement favorisé, une notion à laquelle il faudrait s'accrocher alors même que toutes les statistiques pertinentes dans le domaine de la longévité, des maladies, du suicide, du crime, des accidents, des troubles émotionnels dans l'enfance, de l'alcoolisme et des addictions aux drogues montrent des taux masculins incomparablement pires » (Goldberg, 1976, 4-5).

Dans notre société « largement matriarcale » ajoute-t-il, l'organisation sociale de la sexualité, du mariage et des lois sur le divorce ligotent les hommes d'une façon fort peu avantageuse, mais qui semble bien plus profitable pour les femmes.

« Il sait que s'il perd statut, pouvoir ou argent il perdra par là même son attractivité sexuelle. L'homme se trouve dès lors pris dans une tension impossible. S'il continue à poursuivre le succès avec énergie, il aura moins de disponibilité pour s'investir dans sa relation amoureuse. S'il ne court pas énergiquement après le succès, il devient moins désirable » (Goldberg, 1976, 30).

Même si ses premiers textes ne tombent pas dans une réaction antiféministe, à la fin des années 1970 et dans la décennie suivante, Goldberg et d'autres s'étaient débarrassés du proféminisme et de la symétrie de genre propres aux premiers moments du mouvement de libération des hommes ; ils avaient commencé à articuler leur discours spécifique sur les droits des hommes. Il exprimait de façon croissante une réaction antiféministe ouverte et rageuse. Le féminisme se retrouvait décrit comme un complot des femmes pour masquer une réalité qui aurait été le fait que les femmes avaient le pouvoir, que les hommes étaient à l'inverse les plus opprimés par les arrangements de genre actuels. L'espérance de vie plus brève des hommes, leurs problèmes de santé, la conscription, le divorce et les lois sur la garde des enfants étaient autant de preuves de l'oppression subie par les hommes. De ce point de vue, le mouvement de libération des femmes était un mouvement qui forçait les hommes à ne recevoir que « le pire des deux mondes » (Goldberg, 1979, 153).

Le discours des droits des hommes commença à prendre forme dans diverses organisations. En 1977, une organisation centrée sur des réformes légales et des changements de politiques publiques – *Men's Rights Inc.* – était constituée. Trois ans après, *The Coalition of Free Men* prenait forme, inspirée par Goldberg, avec un copieux ordre du jour de changements. En 1980, ces deux organisations se regroupaient avec des associations dédiées aux droits des pères pour constituer une structure fédérative (*umbrella organization*) le *National Congress of Men*. Pendant cette période, les avocats des droits des hommes ont soutenu que les hommes étaient les vraies victimes de la prostitution, de la pornographie, des rituels de drague, des clichés sexistes des médias, des résolutions de divorce, des accusations imaginaires de viol, de harcèlement sexuel et même des violences conjugales. Là où le discours du *Men's Lib* – quelles que soient ses limites – reposait souvent sur des recherches de sciences sociales consistantes, le discours des droits des hommes manifestait le plus souvent une indifférence sans complexes pour les acquis de recherches sociologiques, économiques ou psychologiques. Bien davantage il mobilisait des cas et anecdotes combinées à des études au statut des plus douteux. Tout cela fournissait un matériau très chargé émotionnellement pour développer une idéologie de la victimisation des hommes. Cette pratique se pérennisera dans les années 1990.

La question de la violence conjugale est un bon exemple. Les activistes des droits des hommes ont soutenu que la combinaison de l'activisme féministe et de la mauvaise conscience masculine avaient occulté les chiffres massifs des

hommes victimes de violences conjugales dans leurs familles (Logan, 1985) ou assassinés par des femmes (Panghorn, 1985). Le site du mouvement *Free Men* affirmait en 1997 que « toutes les études qui ont utilisé des techniques d'échantillon aléatoire pour considérer la question des violences conjugales ont établi que les hommes contribuent pour au moins 50 % aux conjoints battus aux États-Unis ». Mais dans un *survey* récent des recherches sur ce point, Jack Staton (1994) concluait que le très racoleur « syndrome du mari battu » était un mythe. Les statistiques nationales sur le crime montrent qu'il n'y a que 3 à 4 % des violences conjugales qui impliquent une agression de femmes sur leurs conjoints et que 92 % des personnes qui ont recours au médecin pour des coups reçus dans une dispute conjugale sont des femmes (Schwartz, 1987). Beaucoup des études qui comparent des taux de violences conjugales ne prennent pas en compte les violences qui interviennent après la séparation et le divorce alors qu'elles représentaient 76 % des agressions conjugales, avec un agresseur masculin dans 93 % des cas (Staton, 1994). Il y a là un fait spécialement digne d'intérêt dans le contexte de ce débat puisque les avocats des droits des hommes sont souvent agressivement préoccupés par ce qu'ils considèrent comme la victimisation des pères divorcés du fait des lois.

Bien que les organisations des droits des hommes aient un vaste programme de changement, la question des droits des pères a été leur point de ralliement le plus efficace. Une recherche d'Arendell (1992) suggère les raisons qui font que des pères sont ainsi attirés. Elle montre que les pères récemment divorcés répondent au stress et aux émois de la séparation en développant « un discours masculiniste sur le divorce ». Celui-ci comporte pour thèmes principaux : 1) la croyance que l'absence du père est une « stratégie pertinente d'action, dont l'objectif est de contrôler les situations de conflit, de tensions et de fortes émotions » ; 2) le « développement d'une rhétorique des droits par laquelle les relations, réactions et actions se trouvent définies et cadrées » (Arendell, 1992, 582). Bien des pères divorcés, qui peuvent avoir en plus le sentiment que les décisions des tribunaux en matière de garde d'enfants les discriminent simplement parce qu'ils sont des hommes, ont trouvé dans les organisations de défense des droits des hommes, de puissants relais capables de focaliser leur colère et leur sentiment d'injustice. Le leader du mouvement des droits des hommes, Rich Doyle, résume les fondements de cette colère :

« Les juridictions de divorce sont souvent comme des abattoirs, avec à peu près autant de compassion et de talent. Elles fonctionnent comme des institutions de collecte des factures des *lawyers*, quelque outrageuses qu'elles soient, volant les enfants et extorquant de l'argent aux hommes, de façon manifestement inconstitutionnelle. Les hommes sont tenus pour de simples invités dans leurs propres foyers ; ils peuvent être évincés sur commande au caprice des épouses et des juges. Ils sont privés de leurs foyers et de leurs

enfants contre leur volonté. Et quand ils ne sont pas en mesure d'aligner des chèques assez consistants pour alimenter deux foyers, les voilà labellisés comme coupables d'«abandon de famille». Contre tous les principes de justice, les hommes sont jetés en prison pour défaut de paiement de pensions et d'obligations, quelque déraisonnable ou inéquitable que soit pareille «Obligation» » (1985, 166).

Le discours sur les droits des pères s'est employé, non sans succès, à récupérer la rhétorique *liberal* féministe de l'« égalité » de genre et des « droits » pour armer une campagne qui vise à modifier les lois relatives au divorce et à la garde des enfants. Ce que ce discours prend rarement en charge est une discussion sur les responsabilités des pères à l'égard des enfants avant les divorces. Les activistes des droits des pères, qui sont pour l'essentiel blancs, de classes moyennes ou populaires, tendent à méconnaître la manière dont les relations institutionnelles dans le travail et la famille leur sont profitables, tant avant qu'après le divorce. À l'inverse, ils mettent l'accent sur les coûts émotionnels et économiques qui sont attachés à ces privilèges masculins – et parmi eux la croyance commune après un divorce que les enfants se portent mieux à passer la majorité de leur temps avec leur mère. Or, bien qu'il soit clair que bien peu de ces pères n'aient jamais contribué à hauteur de la moitié des soins de l'enfant avant le divorce, ils argumentent passionnément pour le droit à la garde conjointe – ou dans certains cas à une garde exclusive – de leurs enfants après le divorce (Coltrane et Hickman, 1992). Bertoia et Drakich concluent de leurs entretiens avec des activistes pour les droits des pères que la « rhétorique des droits des pères » donne l'illusion de l'égalité, mais, dans leur principe, les demandes sont de continuer la pratique de l'inégalité après le divorce, mais cette fois avec une sanction légale (1995, 252).

Il est instructif de prêter attention aux glissements dans le discours, depuis le langage d'une « oppression égale » subie par femmes et hommes, selon le *Men's Lib* du milieu des années 1970, jusqu'au discours agressivement antiféministe des mouvements pour les droits des hommes après la fin des années 1970. Pareil glissement était en fait d'entrée en germe dans le discours des mouvements de libération des hommes. La chose est bien visible dans les propos de certains défenseurs des droits des hommes qui étaient naguère dans le *Men's Lib*. Par exemple, M. Adams, écrivant en 1985, soutient que dans les années 1970 il a cru que le féminisme pourrait conduire vers la libération humaine, mais qu'il a été déçu de découvrir que le féminisme n'était concerné que par la « libération unilatérale » des femmes, sans prendre en compte l'oppression subie par les hommes. Pour établir cette thèse, il revendique des recherches sur les attitudes relatives aux rôles de sexe dont les résultats ont « montré que les hommes étaient véritablement les victimes des préjugés, via des attitudes discriminatoires, une oppression. J'ai eu l'impression que j'avais gagné la partie théorique contre le féminisme ». Mais

voyant que personne ne prenait alors son point de vue au sérieux, il se lamente « j'ai commencé à haïr consciemment les femmes » (Adams, 1985, 14). À la fin des années 1970 il était devenu un membre notoire des *Free Men*. Il raconte qu'expliquant à des femmes lors d'une soirée qu'il pouvait comprendre l'oppression à partir de sa propre expérience : « Elles n'avaient pas la plus petite idée de ce que je voulais dire. J'ai éclaté de rire à l'expression de leurs visages. Je me souciais peu d'expliquer. Le mouvement était parti... elles comprendraient bien assez tôt » (Adams, 1985, 14).

Trois thèmes de l'histoire d'Adams reviennent de façon répétitive dans la plupart des propos autobiographiques des activistes pour les droits des hommes (Baumli, 1985; Farrell, 1993). D'abord, vient la revendication d'avoir été un *supporter* précoce et ardent du féminisme dans sa version *liberal*, dans l'espoir qu'il affranchirait les femmes des chaînes du sexisme. En second lieu, vient l'usage de la théorie des rôles de sexe qui pose une équivalence entre les pensées et attitudes sexistes et l'oppression, sans discuter des arrangements institutionnels de genre ou des relations entre groupes. Et pour clore, vient une expression de la souffrance et de l'indignation lorsque les femmes n'acquiescent pas au fait que les problèmes des hommes sont symétriques aux leurs, le tout combiné à une adhésion enthousiaste à un discours et une pratique antiféministe et agressive des droits des hommes. L'ex leader du *Men's Liberation* et actuel porte-parole du mouvement des droits des hommes, Warren Farrell, est l'exemple le plus connu d'un homme qui a suivi ce cheminement, comme l'indique le glissement de tonalité des titres de ses livres. En 1974, c'était *The Liberated Man*, en 1993, cela devient *The Myth of Male Power*. Farrell a contribué à porter à un autre niveau le discours des droits des hommes, soutenant désormais qu'en réalité les femmes ont le pouvoir et que les hommes sont désarmés. Ainsi, en réponse aux mobilisations de femmes contre le harcèlement sexuel sur le lieu de travail, il affirme qu'en fait désormais les employeurs masculins sont désemparés et victimisés par le « pouvoir des minijupes, du décolleté et du flirt » (1983, 129) dont disposent leurs secrétaires.

Il se peut que certaines femmes apprennent à faire usage de leur sexualité pour manipuler des employeurs hommes, mais est-ce le signe d'un pouvoir des femmes sur les hommes? Naturellement non, comme le montre même un coup d'œil rapide sur le fait que les plaintes pour harcèlement sexuel aient souvent pour résultat que la femme soit contrainte (en droit ou en fait) de quitter son travail, tandis que le fautif masculin reçoit une réprimande bénigne. Une femme qui use de manipulation sexuelle pour arriver à ses fins dans le monde du travail fait usage de ce qu'elle a appris à identifier comme une ressource efficace pour améliorer sa condition, dans un contexte où elle n'a d'accès direct ni à des ressources politiques ou économiques, ni à celles légales et institutionnelles. Mais les leaders du *Men's Rights*, comme Richard Haddad, semblent avoir réponse, même à cette question. Haddad énonce que les hommes n'ont pas en réalité « le

monopole du pouvoir » dans la vie publique ; ils sont juste « surreprésentés dans les positions de décision dans... le gouvernement et l'industrie » (1985, 282). Les tendances au retour de bâton antiféministe sont bien visibles dans le discours des champions du *Men's Rights*. Mais ces activistes ne plaident pas pour un retour aux arrangements patriarcaux et à la masculinité traditionnelle. Au contraire, ils se montrent critiques des manières dont la masculinité a piégé, limité et fait du mal aux hommes. Ils veulent donc reconstruire une masculinité qui soit plus saine, paisible et réconfortante (*nurturing*). Il faut surtout souligner qu'ils ne voient pas dans le féminisme le moyen d'arriver à de telles améliorations dans la vie des hommes. Tout au contraire, ils récuse la critique féministe des privilèges institutionnalisés dont jouiraient les hommes. Par exemple le site Web des *Free Men* soulignait en 1997 que l'organisation vise à :

« Libérer les hommes de la vision qui a) ignore la définition rigide de leur rôle b) souligne qu'ils sont culturellement favorisés c) les libérer des lois sur le divorce qui postulent la capacité naturelle supérieure des femmes à prendre soin de enfants et qui réduisent les hommes à de simples portefeuilles d) de la notion qu'ils oppriment les femmes davantage que celles-ci en tant que classe ne le oppriment, ou que la société en général opprime les deux sexes à coup de stéréotypes. »

Les *Free Men* continuent aujourd'hui à faire usage du langage des rôles de sexe pour plaider en faveur d'une perspective de construction sociale qui positionne abstraitement la société comme l'opresseur, tandis que les stéréotypes sont vus comme restrictifs et oppressants pour les femmes et les hommes. Le mouvement des femmes – soutiennent-ils – a largement réussi à contraindre la société à éliminer les stéréotypes qui portaient atteinte aux femmes, et de fait a même été trop loin dans cette direction :

« Pendant trente ans, le mouvement des femmes a pu avancer sans résistance et cela a grandement contribué à la décomposition de familles américaines et aux maux sociaux qui en ont résulté : des taux élevés de suicides et de grossesses adolescentes, de délinquance juvénile, des dépressions et de piètres résultats scolaires » (site Web, *Free Men*, 1997).

Ainsi pour les partisans des droits des hommes, alors que le mouvement des femmes a permis à celles-ci d'avoir désormais « leur part de gâteau et de le savourer », l'imposition constante d'un rôle de sexe masculin rigidement restreint aboutit pour l'essentiel à des coûts pour les hommes (et en dernier ressort pour les familles, écoles et autres institutions). Pour ces hommes, ce dont nous avons désormais besoin c'est d'un mouvement qui libérera les hommes, saura contrer ces effets destructeurs du féminisme.

LE REJET PROFÉMINISTE DU LANGAGE DES RÔLES DE SEXES

À l'issue des années 1970, le mouvement de libération des hommes, comme mouvement consciemment féministe et *liberal*, n'était plus. Certes quelques-unes de ses idées – spécialement la croyance que les femmes comme les hommes sont affectés et limités par des rôles de sexe restrictifs – ont pu filtrer dans un air du temps. Mais le mouvement de libération des hommes s'était scindé en deux directions. La première, on vient de le voir, était le mouvement des droits des hommes pour lequel la théorie *liberal*-féministe des rôles de sexes, avec son langage individualiste et faussement symétrique, avait fourni les matériaux conceptuels de construction. L'autre était un mouvement des hommes antisexiste et proféministe. Je développe ailleurs l'analyse de l'essor de ce mouvement des hommes proféministes et de ses diverses tendances radicales ou socialistes (Messner, 1997). Pour mon propos je ne veux ici que souligner comment une prise de distance proféministe vis-à-vis de visions individualistes – et souvent thérapeutiques – a impliqué un rejet sans équivoque du langage des rôles sexuels, et l'adoption d'un langage plus politisé en termes de relations de genre, de pouvoir.

Au milieu des années 1970, Warren Farrell représentait le centre politique du mouvement de libération des hommes quand Goldberg en était la droite. Mais il y avait aussi des partisans de la libération des hommes aux orientations plus gauchisantes. Ces hommes n'étaient guère fascinés par le féminisme *middle-class* de Farrell et de NOW. Ils étaient bien davantage influencés par le mouvement étudiant contre la guerre, le mouvement du pouvoir noir et spécialement par le féminisme radical, les impulsions radicales venant du mouvement *gay* et lesbien naissant. Comme d'autres pionniers des courants de libération de hommes, ces hommes féministes firent au départ grand cas des coûts de la masculinité, mais aussi des privilèges institutionnels offerts à tous les hommes sous le patriarcat (*Men's Consciousness Raising Group*, 1971). Mais dans la première moitié des années 1970, alors que les femmes féministes commençaient à critiquer le *Men's Lib*, ces radicaux firent évoluer leur discours plus clairement dans le sens d'une moindre fixation sur les coûts de la masculinité pour mettre plus l'accent sur les diverses façons dont les hommes tirent pouvoir et privilège d'une société patriarcale. Cette évolution ne fut pas consommée avant la fin de la décennie, mais elle se dessinait quand au printemps 1971 un collectif de quatre hommes radicaux de Berkeley, en Californie, sortit le premier numéro de « *Brother : a Male Liberation Newspaper* ». À l'automne, le troisième numéro avait déjà un autre sous-titre « *A Forum for Men Against Sexism* ». Au milieu des années 1970, ce courant masculin proféministe avait commencé à s'organiser, comme le suggère la formation du « *East Bay Men Center* » (EBMC) à Berkeley. Un extrait de la déclaration sur le viol produit par l'EBMC peut illustrer combien le discours antipatriarcal de ces radicaux s'était démarqué de la symétrie des rôles sexuels propres au discours du

Men' Lib : « Le sexisme est un système où un sexe détient pouvoir et privilège sur l'autre. Dans une société comme la nôtre, où les hommes dominent les femmes, ce système peut être nommé suprématie masculine » (Snodgrass, 1977, 137).

La déclaration de l'EBMC contient les thèmes qui permettent de caractériser le discours des hommes proféministes comme bien distinct de celui du *Men's Liberation*. En premier lieu le sexisme est vu comme un système de suprématie masculine – le patriarcat – plus qu'un simple jeu d'attitudes de valeurs ou de rôles de sexe que l'on pourrait désapprendre. En second lieu dans ce système les hommes en tant que groupe dominant les femmes. En d'autres termes les hommes sont vus comme une catégorie qui opprime systématiquement une autre catégorie de personnes : les femmes – et profite de cette oppression. Cette perspective fut présentée pour la première fois d'une façon claire et élaborée en 1977 dans une collection intitulée « *For Men against Sexism* » publiée par John Snodgrass. Plusieurs articles du livre critiquaient pertinemment le mouvement de libération des hommes, spécialement une contribution intitulée « *Warren, the success objet* » où Don Andersen écrivait qu'à la lecture du livre de Farrell, *The Liberate Man* :

« J'ai parfois le sentiment que les hommes d'affaires ont fini par réagir à la menace du mouvement des femmes, et que Farrell est là pour réduire l'impact de ce mouvement, donner un mode d'emploi pour montrer comment duper les femmes » (1977, 147).

En lieu et place d'une libération des hommes, ces hommes radicaux valorisaient une politique masculine de la pratique antisexistes, polarisée avant tout sur la question des violences sexuelles. Au début des années 1980, des organisations masculines proféministes – comme la *National Organization for Changing Men*, devenant ensuite le *National Organisation for Men Against Sexism* ou NOMAS), tout comme des magazines proféministes comme *Changing Men* s'étaient positionnés sans équivoque en opposition au mouvement des droits des hommes (Brannon, 1981-1982).

CONCLUSION

La dégénérescence de l'aile conservatrice du mouvement *liberal*-féministe de libération des hommes, son ralliement au retour de bâton antiféministe du mouvement des droits des hommes « prouve »-t-il que le langage des rôles de sexe est dangereusement conservateur ? Et le rejet de ce langage au profit d'un langage politisé sur les rapports de genre par le mouvement des hommes proféministes consolide-t-il cette perception ? Pas forcément. Mais ces évolutions donnent crédit à l'affirmation selon laquelle la théorie des rôles sexuels peut fournir un socle conceptuel à une régression antiféministe, spécialement lorsqu'un mouvement s'empare du langage de rôles de sexe symétriques en

le dissociant de toute analyse historique et institutionnelle du pouvoir. Un tel danger peut être spécialement saillant lorsqu'un mouvement composé pour l'essentiel de membres d'un groupe dominant – les hommes – établit un programme qui vise au premier chef les problèmes et difficultés rencontrées par ce groupe. Dans ces conditions, les dangers du langage des rôles de sexe, ses dimensions individualistes, anhistoriques et sa fausse symétrie deviennent très apparents.

Mais que dire d'autres contextes moins ouvertement politiques dans lesquels le langage des rôles de sexe a pu devenir monnaie courante dans le discours sur le genre ? Au début des années 1980, Connell commentait les implications du fait que la théorie des rôles ait été absorbée confortablement et sans grand esprit critique par les métiers d'assistance et de conseil psychologique, alors même qu'il s'estompait dans les grandes références de la théorie sociale :

« Il devient maintenant plus clair de saisir en quoi la théorie des rôles est incapable de faire face aux problèmes théoriques de la résistance. C'est que cette théorie est en fait une idéologie théorique développée pour faire face aux tensions de l'ordre culturel *créées* par les mouvements de résistance. Sur un plan moins abstrait, il s'agit là de l'idéologie pratique des thérapeutes, travailleurs sociaux, enseignants et des chargés du personnel à l'instant où ils sont concernés par la tâche de formater des personnes et leurs activités pour les besoins du système, donc de prévenir la résistance » (1983, 204).

La critique de Connell sur cette adoption de la théorie des rôles par les « professions du soutien psychologique » devrait être prise au sérieux, mais comme hypothèse de travail davantage que comme le mot de la fin quant à la manière dont le langage des rôles a pénétré divers espaces professionnels ou organisationnels au sein de l'ordre genré. Ainsi les sociologues gagneraient à examiner comment le langage des rôles de sexe est désormais sollicité dans divers milieux de travail par les responsables du personnel qui ont à gérer les questions de ségrégation dans les postes, d'*affirmative action* ou de harcèlement sexuel. Nous devrions être attentifs à la manière dont ce langage est devenu monnaie courante dans le discours des enseignants et responsables d'établissements scolaires qui doivent faire face à des enjeux de genre dans les embauches, la définition de programmes, les violences sur les cours de récréation, le harcèlement, les questions d'équité dans les activités sportives scolaires. Dans les milieux de travail comme dans les écoles, le langage des rôles de sexe a été importé par des activistes qui ont agi pour produire des oppositions organisationnelles et légales à la domination masculine, il a été utilisé par les avocats des filles et des femmes pour faire pression vers l'égalité. Cependant, dès lors que le langage des rôles de sexe s'est établi dans les structures bureaucratiques des lieux de travail et des écoles, perd-il alors toute la charge subversive qu'il avait au départ, pour ne devenir qu'une composante des dispositifs de contrôle

d'organisations conservatrices ? Ou, au sein de ces organisations, le langage des rôles de sexe peut-il représenter un discours ouvert qui puisse être sollicité à des fins progressistes comme régressives ?

De même des recherches empiriques sur la dynamique et les effets des thérapies familiales pourraient éclairer la question des limites, possibilités et dangers actuels que peut engendrer l'adoption largement acritique du langage des rôles de sexe par beaucoup de communautés thérapeutiques. La recherche pourrait montrer que des thérapeutes antiféministes utilisent dans un esprit conservateur et individualiste, un langage de symétrie des rôles de sexe pour renforcer des modèles relationnels inéquitables et oppressifs entre hommes et femmes. Si tel était le cas les craintes de Connel sur le côté conservateur de cette théorie s'en trouveraient confortées. Toutefois s'agit-il nécessairement d'une « idéologie pratique » par laquelle des thérapeutes visent à « prévenir la résistance », à « formater des personnes et leurs activités pour les besoins du système » ? Des thérapeutes féministes pourraient soutenir que le langage symétrique des rôles sexuels peut servir à conforter (*to empower*) des femmes dans des stratégies de genre plus efficaces, la gestion de leurs relations. Plus important encore : le langage de la théorie des rôles de sexe peut être sollicité pour des interventions thérapeutiques pratiques, pour convaincre individuellement des hommes qu'ils peuvent gagner quelque chose à changer leurs relations avec leurs proches. Pareille stratégie peut donner une poussée vers plus d'égalité au sein de familles hétérosexuelles. Si cette hypothèse est bonne, alors dans une thérapie de couple hétérosexuel avec un thérapeute féministe au fait du contexte plus global des inégalités de genre, les gains potentiels du langage des rôles de sexe peuvent excéder ses limites. En dernier ressort, de telles recherches empiriques sur les usages pratiques et stratégiques du langage des rôles de sexe par des thérapeutes féministes pourraient appuyer l'analyse de Komarovsky (1992) discutée précédemment : quand on la situe dans une analyse macropolitique du pouvoir, la théorie des rôles est un outil utile, pas seulement pour analyser le changement mais pour le promouvoir.

Cet article a donné un exemple des implications réactionnaires du langage des rôles de sexe employé par un mouvement d'hommes. Mais il ne répond pas de façon définitive ou conclusive à une question plus générale posée aux sociologues féministes : le langage des rôles de sexe, tel qu'il s'est aujourd'hui institutionnalisé dans diverses organisations et professions, exerce-t-il une influence conservatrice et stabilisatrice sur l'ordre présent des genres ? Ou son effet est-il déstabilisant, progressiste ? Je suspecte que la réponse à cette question, plus que de relever du ou bien/ou bien, soit davantage multiple, contradictoire et paradoxale, en fonction des contextes empiriques précis que l'on prendra en compte.